

Nous publions ici la partie théorique d'une conférence qu'Edgar Zeidler a donnée le 16 octobre 2019 à la FLSH de Mulhouse. Elle concerne en particulier son travail sur une œuvre poétique de R. Tagore, mais elle éclaire aussi le travail de traduction mené ici sur l'œuvre lyrique et dramatique d'Emile Storck. De la conférence nous avons écarté la partie lecture d'extraits. Nous renvoyons les lecteurs à son livre présenté plus bas.

Edgar ZEIDLER

## Découvrir Tagore et penser la traduction

La traduction en langue alsacienne d'un texte spirituel et poétique  
Enjeux et difficultés en trois points

- 1) Penser la traduction
- 2) *Gitanjali* en alsacien avec une nouvelle version française : pourquoi ?
- 3) Exprimer en alsacien l'univers spirituel et la langue poétique de R. Tagore : un défi majeur ?

### **Penser la traduction**

On ne peut réussir une traduction sans bien connaître l'univers et la pensée de l'auteur qu'on traduit. Je dirais même que l'on doit prendre le temps nécessaire de s'immerger dans les courants de pensée de l'auteur afin de s'imprégner de leur tonalité propre, de leur musique particulière qu'on fredonnera pour soi, à voix basse, tous les jours. On réservera, le temps qu'il faudra, une place à l'auteur qu'on ne quittera plus. Il partagera notre quotidien, prendra le petit-déjeuner avec nous, s'endormira à nos côtés le soir, quand, épuisé par une énième retouche ou relecture, on fermera les yeux pour mieux les ouvrir à nouveau le lendemain matin, car la nuit porte – presque toujours – conseil.

En ayant intégré les faits métalinguistiques essentiels à la bonne compréhension de l'arrière-plan culturel, on n'aura de cesse de bien s'imprégner de sa voix, de sa pensée et de sa représentation du monde – *sin Waltbild*.

Il faudra apprendre à nager au gré des ondulations de la pensée de l'auteur, affronter les courants contraires et froids quand, par exemple, les représentations du réel divergeront nettement d'une langue à l'autre. Dans les situations où nous serons confrontés à ce que chaque langue donne et aussi refuse à celui qui la parle ou l'écrit, il faudra savoir faire la planche, marquer un arrêt, le temps de reprendre son souffle...et ses esprits.

il s'agit d'atteindre les rives lointaines qu'on devine dans la brume, ces rives mystérieuses où séjourne, à l'ombre d'une langue différente, la pensée de l'auteur, exprimée dans un style qui lui est propre, dans cette langue que les traducteurs qualifient prosaïquement de langue de départ (LD).

En ramant sur la barque de la traduction, le traducteur tentera de rendre dans la langue dite d'arrivée (LA) ce qu'il croit – je dis bien ce qu'il croit – avoir compris. Pour cela, il devra contourner de nombreux écueils comme celui de la traduction littérale, très rarement possible, le plus souvent maladroite et malheureuse. Il devra contourner l'écueil de l'adaptation qui se situe aux confins de la traduction, quand, confronté à une situation qui n'existe pas dans LA, il faut en créer une nouvelle, de toutes pièces, qui évoque celle de la LD. Affaire risquée, s'il

en est ! Un autre écueil, de taille, est quand le traducteur se sent obligé de clarifier son texte par une courte périphrase pour « expliquer » une allusion, un mot d'esprit intraduisible quand il n'a pas d'équivalent dans LA.

Et puis, il reste la dernière étape, celle de la réception de la traduction par le lecteur. Et c'est là, sans doute, l'angoisse majeure du traducteur qui n'a pas de contrôle sur la manière dont le lecteur accueillera, comprendra et interprétera sa traduction. C'est donc au traducteur de veiller au grain ! En d'autres mots, de faire en sorte que son texte ne prête pas le flanc à des déviations trahissant la pensée de l'auteur. Il devra éviter, tant que faire se peut, les quiproquos, les malentendus, les ambiguïtés. Il devra toujours se méfier de son pire ennemi : le non-sens, bien plus redoutable encore que le contresens !

Alors à force d'avancer, de contourner les tourbillons qui risquent de l'engloutir dans les abysses de l'incompréhension, à force d'éviter les écueils, le traducteur finira par entrevoir les deux rivages, ceux de LA et de LD. Ils baigneront bientôt dans la lumière irisée du bilinguisme maîtrisé et offriront au promeneur, au lecteur donc, le spectacle de deux paysages différents, certes, mais tout aussi beaux l'un comme l'autre.

Ceci se produira quand les paroles de l'auteur se mettront à résonner dans le for intérieur du traducteur. Il aura alors le sentiment que l'auteur lui parle, que les mots qu'il lit et répète à voix basse et à voix haute se mêlent aux siens, que tous deux ne parlent plus que d'une seule voix, dans deux langues différentes. Alors, à ce moment-là, et uniquement à ce moment-là, le simple traducteur sera devenu le porte-parole de son auteur.

Et le lecteur découvrira dans LA, celle du traducteur, un texte qui aurait pu être de l'auteur lui-même. Et le lecteur ne s'apercevra pas des nombreux procédés de traduction mis en œuvre pour que la langue d'arrivée sonne bien.

Ces procédés, les apprentis ou étudiants traducteurs les connaissent bien : je veux parler de la transposition, de la modulation, de l'équivalence et de la sur-caractérisation ou étai. L'étai de servitude, comme l'appelle Alfred Malblanc dans sa « Stylistique comparée du français et de l'allemand », est un procédé quasiment naturel en alsacien, je dirai plus encore qu'en allemand. Ce renforcement de la traduction tient en effet à la langue elle-même. Riche en images, la langue alsacienne qui sert – dois-je dire servait ? – essentiellement à la communication orale, hormis le fait d'être concrète et très imagée, a tendance à être déictique, et n'hésite pas à avoir recours à des redondances du genre : dia do (ceux-ci), wu vo owaàwakumma (descendre), D Leiteruffaklatera (monter l'échelle).

Quand, au bout du compte, le lecteur en lisant votre version, ne saura plus faire la distinction entre langue de départ (LD) et la langue d'arrivée (LA), vous aurez réussi votre entreprise. Car c'est là l'objectif ultime, chers étudiants et auditeurs. En ayant atteint cet objectif, votre traduction n'aura pas trahi la pensée de l'auteur, et ne s'en sera pas éloignée dangereusement non plus.

Loin d'être une trahison, ce dont, à mon goût, on l'accuse un peu trop facilement, la traduction sera le reflet fidèle de la pensée de l'auteur transposé dans une autre langue que la sienne, certes, mais avec la dextérité nécessaire à en faire une version qui sonne, pour le cas qui nous intéresse aujourd'hui, tout aussi juste en français et en alsacien. Pour ce faire, le traducteur doit connaître les LD et LA comme sa poche afin de ne pas tomber dans ce travers dénoncé à juste titre par Jules Renard dans son Journal : « La traduction, ce crime de gens malhonnêtes qui, ne connaissant ni l'une, ni l'autre langue, entreprennent avec audace de remplacer l'une par l'autre. »

## ***Gitanjali* en alsacien avec une nouvelle version française : pourquoi ?**

Si je ne me suis pas contenté de faire une seule version en alsacien en me basant sur la seule traduction en français existante à ce jour, celle signée A. Gide, c'est que, précisément, j'ai constaté, à de maintes reprises, que la version française comportait non seulement des passages avec des ruptures de style étranges, mais encore des contradictions flagrantes avec une traduction allemande, celle de Marie Luise Gothein, publiée en 1914 chez Kurt Wolff à Leipzig. Ainsi, dès le texte 2, un passage m'avait mis la puce à l'oreille. Je cite :

(...) « et mon adoration éploie les ailes comme un joyeux oiseau dans sa fuite à travers la mer ».

En lisant et relisant cette phrase, je me suis dit tout d'abord : Tagore a peut-être un cheminement de pensée volontairement paradoxal, voire contradictoire ou à double sens. Mais c'est ensuite « à travers la mer » qui m'est resté littéralement au travers de la gorge. Comment peut-on écrire en bon français qu'un oiseau joyeux fuit à travers la mer ? Les multiples rééditions chez Gallimard n'ont en rien modifié la version originelle. Elles comportent même quelques coquilles. Si c'est du Gide, il s'agit d'un Gide que j'ignorais. En tout cas, pas ce Gide qui figure dans le Robert avec de multiples citations ! Une question me taraudait : cette traduction émanait-elle vraiment de la plume de ce grand écrivain, lui aussi prix Nobel de littérature, en 1947 ? Ou bien, devant l'urgence et la difficulté de la tâche, aurait-il engagé un nègre, en la personne d'un jeune étudiant anglais ? Mes doutes et interrogations n'appartiennent qu'à moi et jamais je n'oserais affirmer quoi que ce soit. Une chose est sûre, néanmoins, c'est que Gide a éprouvé des difficultés à faire ce travail. Dans son introduction à *L'Offrande lyrique*, Gide écrit en 1914 à Saint-Léger Léger ceci : « C'est grâce à vous que j'obtins ce droit de traduction, qui prétendait être exclusif, jusqu'au jour où dans une revue, au cours d'une étude enthousiaste sur le poète hindou, parut la version hâtive d'un peu plus de la moitié du volume. Vous savez combien m'attrista cette défloraison impatiente et que ce n'est que sur les instances des amis de Tagore que je me suis remis au travail. Car je l'avais abandonné, laissant la place aux plus habiles, conscient de ne pouvoir rien faire de bien que lentement. Je me persuade volontiers que je me suis donné beaucoup plus de mal et que j'ai mis bien plus longtemps à traduire tel de ses poèmes que Tagore n'en prit à le composer. Dirai-je aussi qu'aucun écrit jamais ne m'avait coûté tant de peine. »

Mais revenons à cette phrase qui m'a interpellé :

« et mon adoration éploie les ailes comme un joyeux oiseau dans sa fuite à travers la mer »

En anglais, Tagore avait écrit :

« and my adoration spreads wings like a glad bird on its flight across the sea. »

Un regard dans le dictionnaire me met sur la piste: flight a certes le sens de fuite, mais aussi de vol.

Marie Luise Gothein traduit ce passage ainsi :

“und meine Anbetung breitet die Schwingen gleich einem frohen Vogel im Fluge über die See“

Je ne vais pas énumérer les nombreux passages où je fus très mal à l'aise en comparant les trois versions. Ces incohérences m'ont conduit à recommencer à zéro – après être arrivé à mi-chemin des 103 poèmes. Avec l'accord du Président de « Tagore Sangam », Azarie Aroulandom, j'ai aussi rédigé une nouvelle traduction française. Je suis donc parti, non plus de la version signée Gide, mais de l'anglaise signée Tagore.

J'ai donc traduit ce passage en alsacien de la manière suivante :

« ùn minni Verehrùng streckt ìhri Fattig üss wia n a vergniagts Väjjala ùff sinnem Flug ìwer s Mèèr. »

Et en français :

« et ma vénération déploie ses ailes comme un oiseau joyeux survolant la mer. »

Vous remarquerez au passage que l'image est devenue cohérente et que j'ai fait appel au mécanisme de la transposition : un substantif : flight ou Flug est transposé en français en un verbe au participe présent, ce qui donne l'impression que l'action joyeuse, voire jubilatoire, dure plus longtemps.

Comme mes connaissances de la langue anglaise ne sont pas au niveau de celles en allemand, alsacien ou français, j'ai demandé de l'aide à un ami suisse, angliciste, grand connaisseur des cultures asiatiques et orientales. Si jamais le lecteur jugera que ce travail est de qualité, ce sera en bonne partie grâce à Erich Meyer, avec qui les échanges ont été très fructueux.

Bien sûr, l'idéal eût été de connaître le bengali, car nous le savons tous que des traductions de traductions nous éloignent forcément, qu'on le veuille ou non, peu ou prou, de la LD.

J'ai donc réduit ce risque en me basant sur l'anglais et ai gardé, à portée de main et des yeux, les traductions allemande et française.

Le fait de m'être obligé à me remettre à l'ouvrage, encore et encore, a été certes fastidieux, mais ce pensum apparent m'a permis de me plonger complètement dans l'univers et la pensée de Tagore, de le comprendre toujours mieux, de le suivre notamment quand il revêt les traits d'une femme (52). Je vous en lirai des extraits en dernière partie de mon exposé.

Peu à peu Tagore m'a habité, s'est installé dans mon esprit, m'a ouvert les yeux et m'a libéré. Oui, un beau jour, je l'ai ressenti physiquement. Un nœud s'est dénoué en moi et la plupart de mes angoisses se sont envolées comme cet oiseau joyeux qui déploie ses ailes au-dessus de la mer. Et j'ai aimé cet homme, vénéré au Bengale et dans toute l'Inde, pour avoir été sans doute le premier « saint » qui ne se soit pas dérobé à la vie. Au contraire, elle a été sa source d'inspiration. On peut même dire que Tagore fut un poète engagé. Toute sa vie, il œuvra pour faire évoluer la société indienne et notamment pour améliorer la condition des femmes, abolir les castes. Quant à l'éducation, moteur de progrès, elle est pour lui un moyen de vaincre les souffrances – *s Liida ìwerwìnda - Vaincre la souffrance* est d'ailleurs le premier de mes poèmes qui vient d'être mis en musique par Pierre Specker et son groupe *Cinnamon*, coïncidence troublante, nì twohr ?

### **Exprimer en alsacien l'univers spirituel et la langue poétique de Rabindranath Tagore (1861-1941) : un défi majeur ?**

En guise de réponse, je citerai cette phrase des frères Matthis, Albert (1874-1930) et Adolphe (1874-1947) considérés comme les pères du lyrisme strasbourgeois : « Ìm Dialekt kànn mer àlles üssdrücke, wenn mer's kànn. » (Dans le dialecte, on peut tout exprimer, si l'on en est capable)

Loin d'être une boutade, cette affirmation des MätthisZwilling a été et sera toujours ma ligne de conduite pour tout travail en langue alémanique d'Alsace.

Quand j'ai fait lire mon manuscrit à quelques proches, dont Erich Meyer, l'ami suisse qui a été mon guide en anglais, le plus beau compliment fut d'entendre de leur bouche: « Edgar, quand on lit ta version alsacienne, on croirait presque que Tagore a été alsacien. » Ou

bien : « La version française est belle, élégante, mais l'alsacienne est bien plus forte, expressive, parfois même incantatoire. »

### **Le mot de la fin**

Non, la traduction n'est pas un art mineur et il est trop facile de faire rimer traduction avec trahison. Non, rien n'est intraduisible ! Ce ne sont que des formules creuses qui trahissent une forme de paresse intellectuelle ou morale.

Oui, la traduction est une entreprise périlleuse et difficile. Oui, elle est parsemée d'écueils, nombreux et redoutables.

Ne pas sombrer corps et âme dans les eaux troubles de l'approximation et de l'incompréhension est le premier devoir de tout traducteur qui se respecte.

Or, j'ai l'outrecuidance de dire que je respecte Tagore tout comme je me respecte, et surtout que je respecte le lecteur désireux de découvrir ce grand penseur dont les paroles, d'une portée universelle, résonnent à mon humble avis, tout aussi bien dans les deux langues que j'ai pratiquées, à savoir l'alsacien et le français.

Edgar ZEIDLER,  
FLSH Mulhouse, le 16 octobre 2019